Bruno Grégoire

L'horizon d'un geste

(une photographie impossible)

« Je procéderai d'abord avec humilité en disant que nous
ne savons pas ce que c'est que la Poésie, et que tout poème,
s'il est vrai, demeure mystère. »

Pierre Jean Jouve

Si je pense à Bernard Vargaftig j'aperçois d'abord une gare, et l'immensité d'un escalier. Puis quelqu'un là-haut qui tient d'une main la rampe, et serre de l'autre la poignée d'une valise. Il pleut et tout autour de lui des gens montent ou descendent les marches en courant, des voitures sillonnent le carrefour en soulevant de fines giclées d'eau comme des traits de *lumière qui siffle*, des trains s'éloignent dans l'hiver de plus en plus vite… Lui, là-haut, le mouvement affolé du monde le traverse encore une fois, tourbillonne en lui, le saisit et lui échappe simultanément. Il ne peut faire un pas tant il tressaille d'être là, vivant. Tant le présent lui est à jamais vertigineux. Encore une fois,

Quel autre lointain
A frôlé le ciel
Et les arcades
Et le nom de la rue

(Ou vitesse)

Une gare, peut-être parce qu'à l'origine du vertige dont tout ce qu'a écrit Bernard Vargaftig refait immanquablement, inlassablement l'expérience, il y a un train dans lequel il n'est jamais monté. Une gare et sa foule anonyme, parce qu'à un demi-siècle de nous un enfant, en même temps qu'il découvrait le monde, a appris à ne jamais avouer son nom pour rester en vie :

Je fuyais fuyais
Bras ouverts
Et comme
On ne m'a pas brûlé

(Distance nue)

Et toujours

Comme où j'oubliais et où
Je tremble sans avoir de nom

(Le monde le monde)

Ce nom d'ailleurs, n'est-ce pas en quelque sorte comme si l'auteur de *L'air et avec*, *Voici* ou *Un gouffre*, continuait aujourd'hui encore à le dissimuler entre les voyelles de certains mots parmi les plus obsessionnels chez lui, parmi ceux qui fondent le plus précisément son geste poétique ? Lui connaît-on un seul livre sans *grève* ni *feuillage*, sans *rivage* ni *ravin*, sans *vitesse* ni *gravier*, sans *aveu*, sans *déflagration* ? Un livre, un seul, sans *vaciller*, sans *érafler*, sans *frôler* ni *aveugler* ?

Une gare, cette gare-là justement, peut-être pour ses deux colonnes d'horloges et de valises agglutinées, qui rappellent à la fois l'énumération, la répétition si insistantes dans l'écriture de Bernard Vargaftig, et comment elles se tiennent à première vue resserrées, comprimées dans la forme très verticale – répétitive elle aussi – qu'il privilégie depuis les poèmes d'*Orbe* parus en 1980. Ou encore parce que ces horloges, dont aucune n'indique la même heure, évoquent la liberté – poussée par lui à l'extrême – qu'a le poème de se disperser, se déployer dans le temps, autrement dit d'embrasser une vie chaque fois tout entière. Ainsi l'enfance qui, de *Chez moi partout* (1965) à *Ce n'est que l'enfance* (2008), irrigue tous ses livres d'un même étonnement, d'une même stupeur, n'est pas celle sur laquelle on se retournerait avec nostalgie, non, mais une enfance qui aurait envahi au contraire le présent, s'en serait emparée pour y ouvrir à nouveau les yeux. Non pas une enfance perdue, mais celle qui n'a cessé, ne cessera jamais d'accourir :

L'air approchait si vite
L'étendue à travers ton regard
L'enfance dans chaque instant
Comme où je crierai qui suis-je

(Un récit)

Tout comme ces valises amoncelées, à la manière des livres, des poèmes, des vers, des mots de Bernard Vargaftig, sont aussi bien toutes les mêmes et jamais la même : il suffit d'un pli, d'un reflet inédits et chacune porte en elle soudain l'avalanche de toutes les autres, nous redécouvrons d'un regard neuf, avec autant d'ignorance leur récit. Et si sa main à lui serre la poignée d'une valise vide, ce jour-là en haut des marches, c'est seulement pour ne pas vaciller, ne pas être happé au moment d'éprouver le précipice du réel autour de lui pour la première fois encore :

Tout est vrai la lumière l'air
Voici la forme du virage
Un dévalement que touchent
À la fois désespoir et légèreté
Ce cri quand l'impatience penche

(Dans les soulèvements)

Une gare, oui, quand l'espace terrible du voyage est devenu celui du poème, quand au bout du voyage il y a maintenant cette rive où « *tant d'été explose* ». Et l'inépuisable désir de retraverser le monde qui nous sépare, comme on recommence les gestes de l'amour. Comme depuis toujours un enfant au bord de la mer, d'une rivière ou d'un lac, et l'envie toujours de faire des ricochets sur l'eau. Le bras va chercher loin derrière les

limites du regard son élan, et soudain fouette le vide, la main s'ouvre pour libérer le galet qui fuse, siffle et rase la surface inconnue où il rebondit d'effleurement en effleurement chaque fois plus rapprochés et plus lointains, jusqu'à ce qu'on ne sache plus s'il a disparu dans l'air qu'on respire ou dans l'eau profonde. Jusqu'à ce qu'il ait touché l'horizon. L'horizon d'un geste. Et de chaque frôlement du galet sur l'eau, de chaque rebond une syllabe est née. Un mot peut-être. Un mot qui raye un instant le bleu du ciel, pour qu'à perte de vue le ciel n'ait jamais été aussi bleu.

1995

Bruno Grégoire (né en 1960 à Nancy) a notamment publié chez Obsidiane *Dans la bouche morte*, *L'usure l'étoile*, *Loin de Cluj (traits d'union)*. Et aux éditions Rehauts *Le lendemain le monde (traits d'union, 2)*. Il a conçu, dans l'amitié de Dominique Labarrière, un numéro de la revue *Incendits* consacré à Bernard Vargaftig en 1992. *L'horizon d'un geste* a paru une première fois dans *Le mâche-laurier* en 1995…